

Stéphanie-Marie Degand, violoniste en liberté

Degand de velours

Elle s'empare de tous les répertoires avec ferveur et naturel.

Le violon français se porte bien. La preuve de sa vitalité et de sa séduction sonores ? Il suffit de voir et d'entendre sur scène Stéphanie-Marie Degand. Qu'elle entraîne de son archet baroque le pupitre de cordes du Concert d'Astrée dans un programme Monteverdi, ou qu'elle partage une sonate de Prokofiev avec ses pianistes complices - Nicholas Angelich ou François-Frédéric Guy -, la jeune femme rayonne de la même plénitude enthousiaste, de la même ferveur concentrée. Si elle monte bientôt sur le plateau rénové de l'Auditorium du Louvre pour un concert de sonates en trio, on la verra aussi dans la salle assister à la projection de films d'archives sur ses aînés, Yehudi Menuhin et Ivry Gitlis : « *Jeunes, ces deux musiciens délivrent une formidable leçon de naturel et de beauté. Rien, ni les pièges de la partition ni les prouesses instrumentales, ne bride leur liberté.* »

La liberté. Comme Carmen, l'héroïne de Mérimée et de Bizet - qui lui valut un éphémère engagement de violon solo à l'Orchestre du Capitole pour l'enregistrement de l'opéra chez EMI, Stéphanie-Marie Degand revendique farouchement la sienne. Liberté de ne pas choisir entre les répertoires - baroque, romantique ou contemporain. Et liberté de les mener de front, sur des instruments appropriés, comme pour son premier enregistrement discographique. Stéphanie y passe d'une partita de Jean-Sébastien Bach à une sonate d'Eric Tanguy - un ancien condisciple de conservatoire - avec une égale maestria. Elle troque son violon baroque (un AEGedius Klotz prêté par le Fonds instrumental français) pour son Gennaro Gagliano du XVIIIe siècle, au montage moderne.

Si Stéphanie-Marie Degand change aisément de diapason, elle conserve son tempérament propre : une volonté de construire, un appétit de savoir qui lui font refuser étiquettes et spécialisations. Comme son confrère Renaud Capuçon (ils sont entrés ex aequo, en tête de liste, au CNSM de la Villette, en 1990), elle entend se produire à la fois dans les grands concertos romantiques (Brahms bientôt) et en musique de chambre - avec Marie-Josèphe Jude, notamment. Pendant quatre ans, Stéphanie-Marie Degand a d'ailleurs été premier violon d'un quatuor à cordes féminin, nommé Elektra, comme la turbulente héritière des Atrides. Tout un emblème pour ces quatre lionnes mycéniennes échevelées : « *Sur les photos, on ne voyait que nos chevelures ébouriffées ; et pourtant, il n'y a jamais eu de crêpage de chignons.* »

Heureuse de ses 30 ans (« *ça fait quinze ans que j'attends cet âge* »), elle ne se coupe pas de ses racines normandes. Caen, où elle est née, reste le lieu de ses amitiés musicales comme de ses affections privées. Au conservatoire national de région, Jean-Walter Audoli, son professeur, lui a parlé musique avant technique, sentiment avant doigté. Là aussi, elle a écouté son aîné, le violoncelliste Christophe Coin, disserte sur Bach, tout en phrasant amoureuxment les Suites du Cantor. Le virus baroque était contracté. D'autant qu'Emmanuelle Haïm, aujourd'hui patronne du talentueux Concert d'Astrée, dispensait des cours d'harmonie dans le même établissement. Une sorte de « musical connexion » à la normande s'est tissée autour de Stéphanie-Marie Degand. Même si travailler son instrument isole de ses semblables, l'ancienne lauréate du concours de Munich revendique son goût de la discipline collective : « *Dès qu'on monte sur scène, le chemin vers le public doit s'ouvrir totalement, et la musique se déployer sans entrave.* »

Gilles Macassar